



Du dépaysement au transpaysement.

Constance de Gourcy

► To cite this version:

Constance de Gourcy. Du dépaysement au transpaysement. : Des figures migratoires de référence dans la migration volontaire. Les nouveaux territoires migratoires : entre logiques globales et dynamiques locales, HumanitarianNet, pp.191-202, 2007, Migration. halshs-00606260

HAL Id: halshs-00606260

<https://shs.hal.science/halshs-00606260>

Submitted on 5 Jul 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Du dépaysement au transpaysement. Des figures migratoires de référence dans la migration volontaire

De Gourcy Constance
Maître de conférences
Université de Provence – Laboratoire Méditerranéen de Sociologie (LAMES)
Aix-en-Provence

Résumé : Migrer dans un pays étranger s'accompagne généralement de la découverte de lieux ignorés, de pratiques culturelles inédites. Pourtant, il apparaît, dans certains cas, que les migrants développent un rapport familial à l'inconnu. Ce rapport familial pose la question du rôle que peuvent avoir des figures migratoires de référence dans la réalisation de la migration et le choix des destinations. La présence dans l'histoire familiale du migrant de ces figures de référence rappelle en effet combien les conditions de leur migration ainsi que les principaux traits évoquant le pays d'origine peuvent être transmis par héritage immatériel. De façon à éclairer les rapports complexes qui lient le migrant à son histoire ainsi qu'au pays perçu comme celui de l'origine, nous croiserons les données d'une recherche menée auprès de migrants volontaires avec des témoignages issus de la littérature de l'exil. Nous verrons ainsi combien l'expérience du transpaysement joue comme condition de l'accueil.

Souvent présentées comme spontanées, régies par la perspective d'une amélioration des conditions matérielles, activées par la volonté de quitter un pays perçu comme étant sans avenir, les migrations sont plus rarement envisagées du point de vue de l'histoire familiale. Pourtant, entre migration de rupture et migration de maintien se déploie tout un continuum à partir duquel il est possible de situer le migrant, de le replacer dans une histoire restreinte (parentale) ou élargie (parentèle), de saisir, à l'aune de la mémoire collective familiale, les modalités de son départ. Certes, il ne s'agit pas ici de relativiser l'importance des contraintes extérieures – principalement d'ordre économique – sur les migrations mais d'évaluer le poids de l'histoire familiale dans l'élaboration du projet migratoire.

Les rapports entre générations – parce qu'ils permettent d'examiner ce qui, du vécu des générations précédant le migrant, passe dans la formation du projet migratoire et le déplacement mis en œuvre – donneront la mesure de cette transmission. Pour mener cette analyse, nous nous appuierons sur une recherche effectuée auprès de migrants ayant choisi de migrer sans que des raisons professionnelles, écologiques, politiques ou autres aient été à l'origine de leur déplacement. Venus de tous les horizons géographiques pour s'installer dans le Midi de la France, ces désaffiliés volontaires¹ retrouvent, au-delà de destinations ensoleillées, les conditions leur permettant de s'établir dans une proximité affective et mémorielle avec les lieux de départ.

L'intérêt porté à ce choix sous autocontrainte² passe par la prise en compte de la relation que ces migrants entretiennent à l'égard des territoires d'inscription. Aussi, nous nous proposons de revenir sur les conditions de la localisation en analysant le rôle que peut avoir l'histoire familiale dans les logiques mises en œuvre au moment du départ. Si la dimension cognitive de la migration peut être interrogée du double point de vue qu'apportent le déplacement et la confrontation à l'inconnu, nous verrons que les modalités mêmes de ce rapport à l'inconnu méritent d'être examinées : les lieux de destination font en effet écho sur bien des points aux

¹ Des récits en profondeur ont été effectués auprès de migrants appartenant aux couches moyennes de la population, provenant d'horizons géographiques divers (Amérique, Asie, Europe) (De Gourcy, 2005).

² Les déterminants par lesquels la migration est généralement étudiée ont été mis en retrait. L'importance accordée à l'histoire familiale joue ici comme condition de réalisation de la migration.

lieux de l'origine. Nous poursuivrons cette incursion sur les territoires familiaux du migrant en présentant une typologie témoignant de logiques de départ certes différentes mais qui se comprennent dès lors que l'on tient compte de la présence ou de l'absence de figures migratoires de référence dans l'histoire familiale du migrant.

La dimension cognitive de la migration

Par le fait même de migrer, le sujet se place en situation de découverte et d'apprentissage : situation de découverte puisque la migration élargit l'horizon géographique, social et culturel du migrant, situation d'apprentissage puisque cet inconnu est source de nouveaux savoirs. Or, même si la découverte d'un lieu se traduit par un constant ajustement pour faire face à l'inconnu, les conditions dans lesquelles s'exerce cette double situation méritent d'être précisées. Dans certains cas en effet, le migrant développe un rapport familial à l'inconnu, dans d'autres il s'agit moins d'acquérir des connaissances que d'activer des savoirs connus.

Considérons à titre d'exemples des témoignages issus de la littérature. Le premier relate la visite de l'Irlande par une jeune femme nord-américaine, pays d'où sont partis ses ancêtres paternels : « Me croiras-tu ? Il me semblait qu'en sillonnant la côte ouest de l'Irlande, infiniment plus qu'en retournant au Canada, j'étais rentré *chez moi*. Par quel atavisme ce paysage lunaire, rocheux, venteux et embruiné, avec ses falaises et ses tourbières, ses maisons en pierre aux toits de chaume, ses landes couvertes de trèfle et de bruyère, a-t-il pu m'apparaître comme *mien* ? » (Huston, Sebbar, 1986). Le second porte sur le récit de vie d'un paysan polonais. Son itinéraire d'apprenti boulanger l'amène dans une ville à la recherche d'un travail. La rencontre avec d'anciens boulangers devenus mendiants aurait pu être l'occasion de se faire détrousser mais la connaissance de ce qu'il faut dire et faire en de pareilles circonstances lui a permis d'éviter ces désagréments : « Lorsque je revins chez le doyen pour lui rendre la marque, je tombais sur trois ivrognes, des boulangers qui attendaient là devant la boutique. Dans une ville comme celle-là, presque chaque jour, arrivait au moins un compagnon-boulangier ambulant, et eux, ces ivrognes, l'attendaient et il lui fallait dépenser en buvant avec eux tout ce qu'il avait pu récolter car ils trouvaient toujours un moyen ou un autre de l'attirer à l'auberge. Et s'il avait de l'argent, il ne lui fallait surtout pas se trahir, parce que dans ce cas, ils dépensaient leur propre argent sans compter pour le soûler et le détrousser. Et s'il disait quelque chose, ils le frappaient. J'avais appris tout ça en écoutant les histoires que racontaient d'autres compagnons » (Thomas, Znaniecki, 1920 pour l'édition américaine, 1998 pour l'édition française).

La situation de découverte et d'apprentissage qui résulte de la migration doit donc être considérée à l'aune de connaissances antérieurement acquises. Certes, il ne s'agit pas d'invalidiser la dimension cognitive de la migration mais d'examiner sous un jour nouveau la formation de ces apprentissages et découvertes. Si, dans certains cas, migrer donne moins l'occasion de se plonger dans un univers inconnu – se dépayser – que d'activer ou de réactiver des connaissances antérieurement acquises – se repayer –, il s'agit alors de les considérer comme étant le résultat d'un apprentissage dont les conditions de transmission doivent être précisées. Parce qu'il n'est de migration que dans un rapport à la migration, migrer permet ainsi de se placer et de se déplacer au regard d'une histoire et d'une mémoire.

C'est ici qu'intervient l'histoire familiale avec la prise en considération de ce que nous appellerons, à la suite de Schütz, « le monde des prédécesseurs » soit toutes les personnes qui ont précédé la venue au monde du migrant, aïeul et aïeux compris. Loin d'être toujours spontanée, la migration s'origine dans l'histoire longue de l'individu, elle s'affirme comme le résultat d'un rapport intergénérationnel, elle lui fournit l'occasion de se construire par rapport

à une histoire et une mémoire. En reprenant notre première citation, on peut ainsi avancer que la découverte de l'Irlande sur le mode de la familiarité témoigne de la réactivation par le migrant de connaissances antérieurement acquises, donne à comprendre la façon dont le sujet organise son univers et le catégorise, comment il fait sens de son expérience : « Et puis il a suffi que je prenne l'avion, que j'atterrisse dans une ville parfaitement inconnue, pour que je me mette aussitôt à claironner : « Enfin ! c'est mon pays ! ce sont mes camarades ! ma langue ! et ma musique ! » (Huston, Sebbar, 1986). La migration place donc bien l'individu en situation de découverte et d'apprentissage, mais ces découvertes et apprentissages sont à considérer moins sur le plan géographique, culturel ou autre que sur le plan social et mémoriel.

Comment se constitue et se transmet ce capital migratoire ?

La référence au groupe familial du migrant est souvent mobilisée pour évoquer une histoire faite d'itinérances successives, jalonnée par ce que nous appellerons à la suite d'A. Gotman des « espaces de référence ». Constituant des points de jonction reliant le migrant à son histoire familiale, les espaces de référence ou les espaces hérités « renvoient à l'ancestralité, aux lieux de l'origine familiale, aux lieux de vie des grands-parents et de naissance des parents, à la mémoire historique non nécessairement vécue, et permettent de se situer dans la lignée » (Gotman, 1999). Ces espaces familiers et familiaux rappelant la prégnance des origines apparaissent comme des cadres à partir desquels il est possible de fixer de lointains souvenirs, d'activer des repères qui font sens dans une lignée familiale. Parce qu'ils participent de cette mémoire familiale migrante, ils sont légués par « héritage immatériel » comme on transmettrait des objets témoins d'un passé révolu.

Diversifiés et contribuant à façonner une conception dynamique de la sédentarité, ces territoires de référence peuvent aussi bien englober une maison, qu'une région ou un pays. Un témoignage, celui de Quéra illustrera ces propos. Pour cette jeune femme canadienne, l'espace de référence est l'Italie, le pays d'où sont partis ses grands-parents. L'espace de référence renvoie ici à un point de départ, approprié comme tel, qui fait sens pour les descendants du migrant. Loin d'apparaître comme une séquence dans une histoire familiale, la référence au pays d'origine compte dans la définition de son appartenance : « Je suis née au Canada. J'ai vécu là-bas. Mais je me sentais aussi très Italienne puisque mes parents sont très Italiens et on reste quand même très Italiens. Je pense que le pays où l'on est né, on a quand même des liens assez forts avec ce pays, mais toutes mes racines n'étaient pas là. Mes vraies racines étaient quand même en Italie. » L'espace transmis mais non encore vécu, donne parfois lieu à de véritables pèlerinages sur les traces d'une famille, d'une histoire et d'un mode de vie. Il évoque, en effet, un endroit privilégié que le migrant se promet de visiter comme en témoigne Céline pour qui l'espace de référence est une ferme qui fut habitée par un grand-père résistant : « ce que je ferai un jour, mais je le ferai sans ma mère, parce que c'est un morceau d'histoire difficile pour elle, c'est de voir où se trouve ce lieu, où était cette ferme. J'ai envie de voir ce lieu. »

De tels lieux, parfois transmis sur des générations, renvoient à des référents historiques et spatiaux communs qui vont conférer au groupe une mémoire qui lui est propre. Une mémoire certes partielle comprenant le plus souvent des anecdotes ou des souvenirs, des mots ou des chansons enfantines chantées dans une langue étrangère mais qui va référer ces bribes d'histoire à la présence d'un ailleurs. Ce travail collectif de remémoration est rendu possible grâce à la fonction narrative du langage, laquelle s'organise autour d'un partage des souvenirs de la remémoration (Victorri, 2002).

Si les espaces de référence prennent une telle importance, c'est sans doute aussi parce qu'ils mettent en scène le rôle qu'a pu jouer un aïeul dans l'histoire familiale³. Souvent déterminantes dans le rapport que l'individu entretient à l'égard de son histoire, ces « figures migratoires de référence » autorisent soit une certaine propension à la migration, soit des « retours⁴ » plusieurs générations après qu'a été mis en œuvre un premier déplacement. La migration apparaît en effet comme l'un de ces comportements transmis par héritage immatériel car : « lorsque les parents ont été migrants, ils gardent de leur expérience une somme d'informations qu'ils peuvent transmettre à leurs enfants, ce qui facilite la migration de la génération suivante » (Bourdieu, 2000).

Le principe actif des rapports entre générations apparaît donc de façon positive quand l'héritage est transmis puis approprié. L'évocation d'une « figure migratoire de référence » et/ou d'un espace de référence peuvent ainsi favoriser et/ou faciliter la migration. Les « figures migratoires de référence » donnent en effet au migrant la possibilité de désingulariser le projet migratoire au regard de ce que les prédécesseurs ont antérieurement accompli. Le migrant s'inscrit dès lors dans une continuité historique et familiale et la migration telle qu'il la met en œuvre participe d'une pérennité de faits et de gestes. Pourtant, toutes les figures familiales ne font pas l'objet d'une évaluation positive. Il existe en effet des figures « honteuses » donnant lieu à des migrations non pas tant parce que ces personnes étaient elles-mêmes migrantes que pour échapper à la mémoire de ces agissements. La migration est alors vécue comme une façon de s'éloigner de lieux ou de pays associés, dans la mémoire du descendant, à des périodes honteuses et douloureuses de l'histoire familiale.

Géographie familiale et migration individuelle.

Les espaces de référence transmis par « héritage immatériel » constituent les substrats physiques de la mémoire et de l'histoire du groupe. La connaissance de tels lieux permet au migrant d'appréhender d'une part le capital migratoire de sa famille de façon à le transformer éventuellement en capital d'aptitude, et d'autre part de saisir de façon dynamique l'histoire d'une famille polarisée en de multiples endroits.

Pourtant si l'on a pu mesurer jusqu'à présent toute l'importance que revêtaient ces endroits de référence dans l'itinéraire biographique de l'individu migrant, il nous faut désormais restituer le rôle des « espaces de la rencontre sociale » dans les parcours migratoires. La « rencontre sociale » renvoie aux lieux que découvrent les individus dans leur cheminement migratoire, des endroits qui, par la charge mémorielle dont ils sont investis, déterminent un arrêt dans leur itinéraire biographique. L'espace de la rencontre sociale mobilise en effet des éléments familiers (paysages, senteurs, etc.) qui activent un processus de connaissance/reconnaissance de la part du migrant. La plupart des enquêtés disent ainsi avoir retrouvé dans d'autres contrées des rappels familiers leur remémorant le pays laissé : « C'est l'origine culturelle de la Côte d'Ivoire qui est très imprégnée en moi » expliquera Sergio natif de la Côte d'Ivoire, venu chercher en métropole des traces de son histoire familiale. Possédant la nationalité française, il découvre, après quelques séjours, la cité phocéenne où il décide de s'installer. Ce choix témoignant de la dimension sociale de la rencontre résulte des éléments de familiarité lui rappelant le pays laissé : « Les codes et la musique, enfin tout un tas de choses. Je retrouve

³ « C'est un peu de votre expérience qui s'est imprégnée dans nos pensées et qui permet à vos petits-enfants d'oser des études qui les conduisent dans des lieux inconnus et vers des liens nouveaux » écrira une femme à son père. (Gueno et Pecnard, 2005).

⁴ Cf. infra les migrations réalisées par les héritiers.

un petit peu de la Côte d'Ivoire ici de par les gens, de par leur attitude, de par leur convivialité, de par tout ça. »

La ville rencontrée dans le cadre de ce que nous avons appelé une rencontre sociale se distingue des autres villes par la familiarité dont elle est d'emblée investie. Cette familiarité renvoie à l'existence de signes interprétatifs qui font sens pour le migrant. Par-delà l'ajustement social que précède toute situation d'approche, le migrant opère une activité de traduction entre le nouveau et le déjà connu : « l'étranger qui vient d'arriver doit « traduire » ces termes dans les termes du modèle culturel de son groupe d'origine, à condition que des équivalences interprétatives existent. Au cas où elles existeraient, les termes, une fois traduits, peuvent être compris et gardés en mémoire ; ils peuvent être reconnus par récurrence » (Schütz, 1987). L'interprétation du monde résulte de ces deux catégories générales que relevait déjà Schütz : l'étrangeté et la familiarité.

Nouvel apport dans le « volume mental⁵ » des migrants, la ville rencontrée prolonge en quelque sorte l'espace du chez-soi, les lieux de la familiarité résidentielle, ceux-là même que l'individu a quittés en migrant vers d'autres latitudes. Générant une expérience qui entrelace le passé et le présent, la ville d'accueil est perçue à travers le prisme rassurant d'une familiarité retrouvée, lien invisible, mais bien réel dans ses effets, qui abolit en quelque sorte la distance géographique par le fait d'y retrouver ce qui a été perdu ou laissé dans le pays ou la ville d'origine. Davantage qu'un dépaysement, le terme de « transpaysement » rend ainsi compte de cette rencontre entre l'ici et l'ailleurs, de ce jeu entre le connu et l'inconnu, de cette relation discrète mais opérante qui marque le sentiment de chez-soi et contribue au bien-être qui en découle. L'hospitalité d'un lieu, en l'occurrence celle du « territoire de la rencontre sociale » dépend donc de critères qualitatifs qui font appel à la mémoire des lieux. Mais l'hospitalité d'un lieu vient aussi de sa neutralité : ces lieux sont neutres car dépourvus de tout événement évoquant des souvenirs douloureux. Pour autant, ils ne sont pas inconnus car les migrants reconnaissent des éléments liés à l'environnement naturel et culturel, caractéristiques du pays d'origine.

L'expérience migratoire de l'individu fait ainsi écho à l'expérience migratoire des générations précédentes sur au moins deux points : les éléments de familiarité que le migrant retrouve témoignent, en premier lieu du lien ténu, mais infrangible qui lie l'espace de la rencontre sociale aux espaces vécus et hérités. En se présentant comme une sorte de synthèse mémorielle, le choix de la localisation révèle en effet l'importance de l'héritage immatériel reçu et (ré)approprié par le migrant. En cela, l'héritage immatériel joue comme ressource spatiale en introduisant de la continuité mémorielle et symbolique par delà la discontinuité territoriale qu'instaure la migration. La dispersion est alors vécue comme ressource (Ma Mung, 1999) et l'expérience du transpaysement apparaît comme une condition d'accueil. On notera également, en second lieu, que le « territoire de la rencontre sociale » peut, dans certains cas, lorsque le migrant a des descendants, devenir un véritable espace de référence pour ses successeurs. De la même façon que le migrant a pu lui-même hériter des territoires de référence de l'histoire familiale, la transmission d'un bien aux descendants redouble de la sorte le caractère fondateur de ces lieux. Prenons, à titre d'exemple, le témoignage de Lucie qui a trouvé dans la ville d'accueil un point d'ancrage qu'elle souhaite désormais transmettre à sa descendance : « Et puis bon il faut un port d'attache et le port d'attache il est ici. Maintenant il est ici. [Que représente maintenant la maison familiale par rapport à ce port d'attache ?] C'est le port d'attache pour des fêtes un peu exceptionnelles, des fêtes de famille.

⁵ Soit l'aire géographique qu'un groupe parvient à embrasser par la pensée (Mauss, 1950 1^{ère} édition, 1999 8^{ème} édition).

(...) Ici c'est le port d'attache de mes enfants. Et de ma petite fille, je l'espère. Elle est trop jeune pour le dire. »

A ce stade de l'analyse se pose cependant la question de savoir comment se concilient contraintes professionnelles et choix de la localisation. La nécessité de devoir subvenir à ses besoins matériels pourrait effectivement l'emporter sur d'autres considérations. Or tout se passe comme si les migrants déployaient tout un ensemble de stratégies – enseignement de langues étrangères, activité de traduction, petits boulots, etc. – pour faire face à ces contraintes. En outre, les registres de justification qui apparaissent dans les dires des migrants révèlent l'importance de la grandeur d'accomplissement laquelle passe par le prestige qui résulte des difficultés surmontées alors même que ce ne sont pas des raisons professionnelles qui priment dans ce type de migration. Cependant, le travail reste bien une valeur dans le sens où subvenir à ses propres besoins légitime finalement une démarche qui apparaissait à l'origine comme infondée. Pour ces désaffiliés volontaires, il s'agit avant tout de se prouver que d'autres modèles de réalisation de soi sont possibles.

La migration comme horizon

Si la désaffiliation volontaire est bien un des points communs que partagent les migrants rencontrés, les raisons présentées au moment de la migration révèlent l'existence de plusieurs logiques de départ. S'esquisse alors une typologie comprenant trois principales figures migratoires : les pionniers, les héritiers et les déserteurs. Par « figure migratoire » nous entendons caractériser les logiques différenciées qui ont présidé au départ en tenant compte des configurations familiales et relationnelles dans lesquelles s'insèrent les individus.

Rompre avec la perspective d'une vie qui semble toute tracée, façonnée à l'image du destin social des parents, tel est le principe actif du projet migratoire des *pionniers*. La migration se réalise dès lors sur le mode de l'émancipation, elle témoigne d'une volonté d'ouverture par rapport à un horizon perçu comme restreint. Le choix de la localisation tient compte de cette volonté d'éloignement avec des espaces de départ évalués comme trop « petits », insatisfaisants pour réaliser leur volonté d'ouverture et contrer un destin qui leur semble assigné dès la naissance. « Moi j'étais ouvert à tout. J'étais vraiment prêt à tout », expliquera Peter, dont la famille est installée en Allemagne depuis des générations. « J'ai l'impression que finalement je commence un peu à découvrir autre chose. Chez moi c'était tout tracé, attention à Biderfeld, dans le Nord de l'Allemagne, j'étais marié avec la fille du boulanger et tu reprends la boulangerie de son père. C'est un peu ça, j'exagère mais... » La route toute tracée a laissé place à la rupture revendiquée par rapport à la conception d'un espace physique mais aussi social ne permettant pas le déploiement de l'individu dans ses aspirations à une vie autre. Le départ pour Marseille est en effet venu interrompre l'ordonnancement réglé d'un devenir qui apparaissait sous la forme d'une trajectoire.

Parce que leur projet de départ s'est longtemps nourri d'autres récits migratoires, nous désignerons par le terme d'*héritier* les individus qui activent sur le mode de la reproduction des migrations effectuées antérieurement par leur groupe familial. Se présentant comme le fruit d'une transmission par héritage immatériel des membres du groupe à leurs descendants, ces migrations répondent, dans une certaine mesure à des attentes diffuses, parfois tacites. Pensons en effet à ces personnes qui reviennent sur les lieux laissés par leurs ancêtres lors de migration forcée. La migration est ici transmise comme un héritage immatériel aux descendants qui réalisent non seulement un retour différé vers les espaces d'origine mais élargissent aussi le volume mental de la famille en y incluant des territoires qui feront

désormais sens pour les individus, contemporains et éventuellement descendants du migrant. « J'ai vécu le retour de mes parents par procuration, à leur place » affirmera Paquie qui a tenté de s'installer en Espagne, pays quitté par ses parents pour des raisons économiques. Ce retour en Espagne s'est pourtant soldé par ce qu'elle ressent comme un échec. Finalement, Paquie s'installera dans un lieu « intermédiaire », Montpellier, ville qui réunit les éléments familiers des espaces de référence et des espaces vécus.

Une autre dynamique est à l'œuvre à travers la figure du *déserteur*. Rompant avec des formes d'enfermement, l'individu n'abandonne pas pour autant subitement ce qu'il avait entrepris. Il faut davantage comprendre ce type d'action comme un processus réfléchi de désengagement voire de défection par rapport à un mode de vie envisagé sous l'angle de la contrainte et/ou de l'insatisfaction. La migration se réalise alors sur le mode de l'émancipation : émancipation par rapport à des configurations familiales ou maritales vécues à un moment donné comme des contraintes nuisant à l'épanouissement personnel de l'individu.

Ces logiques de départ, certes différentes, témoignent cependant de la nécessité de ne pas opposer migration/mobilité et sédentarité. La dynamique relationnelle qui résulte de leur articulation permet de comprendre combien les migrations actuelles se nourrissent de la longue histoire et empruntent bien souvent les routes du passé même si elles autorisent aussi quelques bifurcations.

Ne pas séparer ces logiques de départ de leur contexte donne également à penser la migration comme un horizon commun que partagent les groupes sociaux. Considérées à l'aune des histoires familiales respectives, les logiques mises en œuvre semblent toutefois se contredire : l'héritier diffère sur de nombreux points du pionnier, le cas du déserteur étant à part puisqu'il peut activer l'une ou l'autre des logiques migratoires. Tout se passe, cependant, comme si la différence entre héritier et pionnier tenait principalement à la présence ou à l'absence d'une figure migratoire de référence. Dans le cas du pionnier, on notera l'absence (ou l'estompement progressif), de cette figure fondatrice dans la mémoire collective. Dans le cas de l'héritier, les espaces de référence définissent des points de départ dans l'histoire familiale, point de départ qui donne à comprendre l'implication d'un ancêtre dans l'histoire du groupe. Reprenons, pour illustrer nos propos, l'exemple de Quéra. On notera que l'Italie, pays de référence, est mentionné comme étant le pays laissé par son aïeul, figure migratoire de référence. La présentation de l'histoire familiale ne remonte pas au-delà du rôle qu'a pu jouer ce grand-père pionnier migrant vers le Canada. La migration qu'elle-même va effectuer tient compte des migrations accomplies à la suite de ce prédécesseur. Les caractéristiques du lieu de la rencontre sociale (le Midi de la France) étant très proches de l'espace de départ (l'Italie), la migration est ainsi vécue comme un retour différé vers les lieux de l'origine.

La présence ou l'absence de ces figures migratoires permet de comprendre la façon dont la migration sera vécue et perçue par le migrant, soit comme une migration de rupture ou de renouvellement pour le pionnier et le déserteur, soit comme une migration de reproduction pour l'héritier. Pour autant, l'absence de référence à une figure migratoire ne signifie pas qu'il n'y a pas eu à un moment donné, dans l'histoire du groupe, une migration fût-elle très ancienne. Quand l'inscription géographique est éloignée dans le temps, on sait que les espaces vécus finissent par se confondre avec les espaces de référence. Les migrations, a fortiori les migrations de longue distance, marquent les histoires familiales de leur empreinte, rendent significatives pour les descendants les ruptures et les coupures qu'elles induisent. L'oubli des conditions de localisation résidentielle se comprend dès lors que la migration remonte loin dans le passé, fût de courte distance ou encore interrompue par des décès⁶. Le pionnier définit

⁶ Tous les migrants n'ont pas forcément d'espaces de référence quand des ruptures se sont instaurées telles les adoptions qui ont brisé toute possibilité de relais dans la transmission de ces espaces.

alors sa migration en rupture par rapport à cet ancrage résidentiel, lui-même apparaît comme tel par rapport à un groupe familial perçu comme étant sédentaire.

En somme, la présentation comme héritier ou pionnier qualifie moins la démarche mise en œuvre que le rapport que le migrant entretient à l'égard de son groupe familial. Rapports de distance ou de proximité, de rejet ou d'adhésion qui rendent compte de la façon différenciée dont le migrant investit l'acte même de migrer. On soulignera également l'importance que peut avoir la migration dans une histoire familiale en réinitialisant cette histoire sur la base d'une rupture ou d'une bifurcation par rapport aux coordonnées d'un pays perçu comme étant celui de l'origine.

Pour conclure

Notre cheminement nous a conduit à prendre en compte des témoignages de migrants pour qui la découverte de lieux inconnus – parce qu'elle s'accompagnait de sentiments de familiarité à l'égard de ces lieux ou des usages en vigueur dans de tels endroits – génère l'expérience du transpayement. Pour accéder à la formation de cette connaissance familière, il nous a fallu mettre en évidence le rôle qu'ont pu jouer des figures migratoires de référence. Ces figures familiales, aïeul ou aïeux, introduisent une rupture dans l'histoire du groupe, rupture qui s'accompagne également d'un renouvellement grâce à la migration qu'elles accomplissent. Se forme ainsi un « volume mental » constitué d'espaces de références pouvant être mobilisés comme ressources dans l'élaboration du projet migratoire. Le retour différé, opéré par l'héritier d'une histoire dont la migration constitue le point de bifurcation, lui apporte ainsi le mérite et la considération d'avoir su accomplir le chemin en sens inverse. Cependant, si les lieux de destination sont rarement les lieux laissés par les prédécesseurs, le territoire de la rencontre sociale se caractérise par une forte proximité, géographique mais aussi et surtout mémorielle, avec les espaces de référence. Pour autant, les migrants sont-ils tous des héritiers ? La mise en évidence de migrations de rupture nous a conduit à nous interroger sur le rapport qu'entretiennent les pionniers à l'égard de leurs prédécesseurs. Bien que l'immobilité résidentielle de leur famille tranche avec la mobilité de celle des héritiers, il nous a semblé que ces migrations témoignaient moins d'une différence de nature que du manque, par éloignement dans le temps et/ou par oubli, d'une figure migratoire élevée au rang de référence. Le pionnier se définit alors comme tel par rapport à la sédentarité de son groupe, tandis que l'héritier se présente ainsi par rapport à une figure familiale de référence, cette figure étant elle-même perçue comme pionnière par ses descendants. Dans ce contexte, si la migration témoigne bien de la relation que le migrant entretient à l'égard de son groupe, il apparaît également que l'histoire familiale joue comme ressource potentielle dans la formation du projet migratoire. Parce qu'elles se complètent bien plus qu'elles ne s'opposent, les figures de l'héritier et du pionnier/déserteur permettent également de comprendre combien la sédentarité n'est finalement qu'une étape plus ou moins durable dans la longue histoire du mouvement et de l'établissement humains.

Bibliographie :

- BOURDIEU Jérôme et al. (2000) "Migrations et transmissions inter-générationnelles dans la France du XIX et du début du XXe siècle", *Annales HSS*, n°4, pp. 749-789.
- DE GOURCY Constance (2005) *L'autonomie dans la migration. Réflexion autour d'une énigme*, Préface de M. MARIE, Paris, L'Harmattan, 347 p.

- GOTMAN Anne (1999) « Géographies familiales, migrations et générations », in BONVALET Catherine et al. *La famille et ses proches ; L'aménagement des territoires*, Paris, PUF/INED, Cahier n° 143, pp.69-133.
- GUENO Jean-Pierre PECNARD Jérôme (2005) *Cher pays de mon enfance. Paroles de déracinés*, Librio n° 726, 144 p.
- HUSTON Nancy SEBBAR Leila (1986) *Lettres parisiennes. Histoires d'exil*, Paris, Ed. J'ai lu/Bernard Barrault, 221 p.
- MA MUNG Emmanuel (1999) « La dispersion comme ressource », *Cultures et conflits*, n°33-34, pp. 89-103.
- MAUSS Marcel (1950, 1^{ère} édition, 1999, 8^{ème} édition) *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, Quadrige, 482 p.
- SCHUTZ Alfred (1987 pour l'édition française) *Le chercheur et le quotidien ; Phénoménologie des sciences sociales*, Paris, Méridiens Klincksieck, 286 p.
- THOMAS William, ZNANIECKI Florian (1920 pour l'édition américaine, 1998 pour l'édition française) *Le paysan polonais en Europe et en Amérique ; Récit de vie d'un migrant (Chicago, 1919)*, Paris, Nathan, 446 p.
- VICTORRI Bernard (2002) « Homo narrans : le rôle de la narration dans l'émergence du langage », *Langages*, 146, p. 112-125.